

LANGUES MATERNELLES : MODELAGE CULTUREL, IMPACT SOCIÉTAL

Pierre De Visscher

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle, Liège, Belgique

Résumés

Langues maternelles : modelage culturel/ impact societal

Dans nos sociétés contemporaines, nombreux sont ceux dont la langue maternelle diffère de la quotidienneté sociétale. Or toute langue, via son vocabulaire, sa syntaxe, sa sémantique, exprime une façon de voir le monde, des intérêts, des façons de penser, des attitudes, des manières de faire spécifiques. D'où les malentendus et la difficulté de traductions adéquates. A titre d'exemples, des univers «parallèles» opposent : anglos versus hispaniques, arabes versus indo européens, Aristotéliens versus chinois, « Paonais» versus kmers.

Mother tongues : cultural pattern/ impact on society

At the present time, the mother tongue of a lot of people differs from the every day language of the majority. However every language, by way of its vocabulary, its syntax, its semantics, express a peculiar vision of the world, specific interests and attitudes, different ways of thinking or doing. From which arise misunderstandings and a difficulty to translate adequately. To exemplify, let us compare parallel worlds : anglos versus hispanic, arabic versus indo-european, Aristotelian versus chinese, « paonais » versus kmer.

Muttersprachen: Kulturelle Modellierung/ Auswirkungen auf die Gesellschaft

In der heutigen Zeit unterscheidet sich die Muttersprache vieler Menschen von der gängigen Umgangssprache der Mehrheit. Jede Sprache drückt jedoch, bedingt durch ihren eigenen Wortschatz, ihre Syntax, ihre Semantik, eine besondere Sicht der Welt aus, sie verweist auch auf spezifische Interessen und Einstellungen, unterschiedliche Denk- und Handlungsweisen. Daraus können Missverständnisse und Schwierigkeiten im Hinblick auf adäquates Übersetzen entstehen. Um dies zu veranschaulichen, werden sprachliche Parallelwelten verglichen: Angelsächsisch vs. Spanisch, arabisch vs. indo- germanisch, aristotelisch vs. chinesisch, "paonais" vs. kmer.

Lenguas maternas: modelage cultural/ impacto societal

En nuestras sociedades contemporáneas, muchos son aquellos cuya lengua materna difiere de la cotidianidad societal. Toda lengua, a través de su vocabulario, su sintaxis, su semántica, expresa una manera de ver el mundo, los intereses, las maneras de pensar, las actitudes, las maneras de hacer específicas. De allí los malentendidos y la dificultad de traducciones adecuadas. A manera de ejemplo,

universos « paralelos » oponen: anglos vs hispanicos, arabes vs indoeuropeos, aristotélicos vs chinos, « Paonais » vs kmers.

Linguas maternas: moldagem cultural/ impacto social

Nas nossas sociedades contemporâneas há muitas pessoas cuja língua materna é diferente da vida social cotidiana. Ou qualquer língua, através de seu vocabulário, sintaxe, semântica, exprime uma maneira de ver o mundo, interesses, formas de pensar, atitudes e formas específicas de agir. Portanto, mal-entendidos e a dificuldade das traduções adequadas. Como exemplos, opõem-se universos "paralelos": anglófonos versus hispânicos, arabes versus indo-europeus, aristotélicos versus chineses, «Paonais» versus Khmers.

SOMMAIRE

Prolegomènes

Le mal être de l'étranger
Vers un métissage linguistique

Langage, culture et société

Le langage : outil sociétal
Le langage : creuset du psychisme et de la culture Le langage : miroir des peuples

Les mots

Le vocabulaire : un test sociétal
Définir, une pseudo objectivité

Les modes d'être

Univers parallèles ?
A temps ou hors du temps ? Anglo ou Hispaniques ?

Les difficultés

D'inévitables malentendus
Traducteur ... l'impossible métier !

Les univers étranges

Aristote n'était pas Chinois !
Les langages de Pao
L'énigme Khmer ?

Bibliographie

Postface / Préface

Le mal-être de l'étranger

Quitter son pays d'origine pour s'intégrer dans un nouvel univers quotidien n'est pas sans risque pour des personnalités vulnérables, surtout lorsque le contraste linguistique et socioculturel est accusé, voire déconcertant.

*Qu'est-ce qu'on aurait dû ? / Qu'est-ce qu'on aurait pu ?
Personne n'y peut rien / A chacun son destin.
Ici c'est comme ça / C'est chacun pour soi
La vie, les rumeurs / Peurs contre peurs
On l'a trouvé bizarre / Dès qu'elle est arrivée
Avec son genre à part / Son air d'pas y toucher
Jean-Jacques Goldman*

Face à ce mal-être, une psychothérapie transculturelle se développe pour tenter d'y remédier.

À l'Université de Paris XIII, Marie Rose Moro¹ dirige une consultation pour les familles migrantes et leurs enfants. L'équipe de thérapeutes d'origines culturelles et linguistiques multiples fait face à des groupes de patients d'origine linguistique distincte, dont la « langue maternelle » exprime une culture spécifique.

Le dispositif ethno psychiatrique contraint les thérapeutes à respecter les manières de faire propres à chaque appartenance d'origine, manières de s'adresser la parole, de l'interrompre, de la réorienter. Ainsi, en Afrique Noire, poser des questions directes peut aller contre l'usage et risque de traumatiser. « Les familles se sentent déconcertées, menacées même par le style de communication. Dans certains cas, elles peuvent inférer des intentions maléfiques chez l'inquisiteur ... De même un grand nombre d'éléments ne doivent jamais être explicités sous peine de rupture brutale du discours » (Moro, 1998, p.113).

Des stratégies de contextualisation existent : utiliser des proverbes, dictons, comptines, issus souvent de la culture d'origine du patient, laisser parler les membres de la famille, entendre ce qu'ont proposé les gens antérieurement consultés (veilles femmes du village, guérisseurs), accéder ainsi à la diversité des représentations. De ce fait on respecte l'usage qui veut qu'on ne pose pas de questions mais plutôt que l'on parle « sur ».

Le groupe, rassuré, respecte les modalités culturelles de l'échange et participe à la co-construction d'un sens culturel partagé par les patients et les thérapeutes. Le groupe polyglotte contribue ainsi à une matérialisation de l'altérité. A une représentation culturelle d'ici correspond un mythe d'ailleurs, un rituel d'un autre endroit, une analogie, voire un fantasme individuel exprimable par le patient. « Le métissage (des hommes, des théories, des manières de faire) est un facteur implicite du dispositif » (Moro, 1998, p 114). Le voyage du bilinguisme ou du multilinguisme se dessine alors route plus rassurante.

Vers un métissage linguistique

Jadis on connut en Europe occidentale les migrations d'Espagnols, de Portugais, de Roumains fuyant les régimes politiques de Franco, de Salazar, des Ceausescu. Les équipes de football professionnelles sont, elles, depuis longtemps métissées ; dans les années 1970, l'équipe nationale française de football ne comportait, à un moment donné, qu'un unique nom propre relevant typiquement de la langue française : « Trésor », Noir venu de la Guadeloupe. En Belgique, l'immédiat après-guerre vit l'arrivée d'Italiens du Sud venant travailler dans les charbonnages ; depuis, leurs enfants ou petits enfants sont devenus techniciens, ingénieurs, voire premier ministre.

Actuellement, les migrants en mal d'intégration sociétale viennent de partout, certains d'Afrique Noire, d'autres du Maghreb, d'autres encore d'Asie du Sud Est, de Turquie, d'Europe de l'Est. Chinois, Coréens, Indonésiens sont pour l'heure peu présents chez nous, mais ils sont peut-être les migrants de demain.

De nos jours les groupes sociaux contiennent nombre de personnes dont la langue maternelle (celle de la petite enfance) est autre que la langue de la quotidienneté sociétale. Cette langue maternelle reste souvent présente, chez certains uniquement à domicile, hors du monde professionnel.

Le groupe social occidental type est devenu pluriculturel, le mélange linguistique y est fréquent. De ce fait : « Le traducteur a une fonction essentielle, il lui est demandé à la fois de traduire mot à mot, de reconstituer le contexte des mots, les représentations sous-jacentes, les mondes qui donnent sens aux mots » (Moro, 1998, p. 115).

Le traducteur est devenu un médiateur, un passeur, matérialisant au sein des groupes le passage d'un univers socio culturel à l'autre, facilitant une quasi quotidienne nécessité : le voyage d'une langue à l'autre.

*Que disent les chansons du monde de Prague à Bogota
Jaunes, indiennes, noires ou blondes, à Shangai, à Rabat ?
Que disent les chansons d'ailleurs, de leurs mots d'enfant ?
Compagnonnes de candeur à chaque grave instant
De quelle religion les notes ? Les mots quelle couleur ?
Danses et plaintes polyglottes, que disent les chœurs ?*
Jean-Jacques Goldman

Le langage : outil sociétal

Le langage constitue un **outil** fondamental pour apprendre à vivre au sein de la société dont on fait partie. C'est au moyen du langage que l'individu acquiert la culture de son groupe social : on éduque l'enfant par la parole, on le gronde, on le flatte avec des mots. Il apprend le **langage** « actif », celui qu'il sera capable d'employer dans la vie de tous les jours. L'homme, animal bavard, se construit progressivement un monde de mots dans lequel il vit. Le langage devient **instrument d'action**. Il permet l'approche mutuelle de l'expérience d'autrui, ce qui facilite l'action sociale conjointe.

Le langage : creuset du psychisme et de la culture

L'enfant est aussi susceptible d'apprendre de façon plus ou moins approfondie le **langage** « **passif** », celui qu'on est éventuellement capable de comprendre sans avoir à l'utiliser quotidiennement, d'autant qu'il est infiniment plus étendu que le langage actif.

Le langage **façonne** petit à petit le **psychisme**.

Cependant les formes et les limitations de l'outil linguistique diffèrent d'une langue à l'autre.

Bien des langues s'attardent à des nuances non imposées par la situation et a contrario négligent des aspects que d'autres langues auraient retenus. Or des langues très différentes conduisent ceux qui les parlent à penser, voire à se comporter, de manière très différenciée.

En effet, dans quelle langue **pense-t-on** ? Habituellement **dans sa langue dite** « maternelle », celle de son enfance, parfois limitée à la période préscolaire. Elle reste souvent prégnante, par certaines caractéristiques fondamentales, même si la scolarité et/ou les circonstances de la vie quotidienne entraînent à l'abandonner au profit d'une autre.

Le langage : miroir des peuples

« L'anthropologie culturelle dresse devant l'homme un immense miroir, où il peut se regarder lui-même dans son infinie diversité » (Kluckhohn, 1964, p. 17)

Quand nous étudions la structure du **langage d'un peuple**, nous aboutissons à étudier les formes et les méthodes de **leur pensée**. Le langage reflète nombre de leurs intérêts et préoccupations « Un individu né dans un milieu d'une culture spécifique pensera dans des termes qui tiennent du moyen d'expression en usage dans sa société, et par conséquent la nature de sa pensée en sera affectée » (Klineberg, 1957, p. 56).

La langue anglaise par exemple est très monosyllabique : langue de l'homme d'action qui vit dans le présent ? Les mots de plus d'une syllabe sont parfois appelés en anglais des mots « de dictionnaire », « pour intellectuels », « rats de bibliothèque », presque pour ... non-Anglais

Le vocabulaire : un test sociétal

L'analyse du **vocabulaire** peut révéler les **notes dominantes** d'une culture.

Qu'on songe aux multiples façons de désigner le chameau dans la langue arabe, ou encore à l'importante variété de concepts relatifs à la neige chez les Inuits :

« Dans la vie de l'Esquimau le mot 'neige' à une signification entièrement différente selon qu'il s'agit de la neige qui tombe, de la neige molle sur le sol, de la neige qui s'amoncelle ou d'un amas de neige. La glace provenant de l'eau douce, celle provenant de l'eau salée, un iceberg jouent des rôles très différents dans sa vie et sont désignés par des termes distincts » (Boas, 1938, p. 130).

Le vocabulaire peut d'ailleurs refléter des moyens divers de **catégoriser l'environnement naturel** ; certains peuples conçoivent l'eau de mer et l'eau de pluie comme des substances entièrement différentes et les désignent par des mots distincts.

L'étude du vocabulaire peut aussi fournir des indications sur les **attitudes nationales** dominantes. À une époque pas tellement éloignée, le mot le plus utilisé dans les rapports entre le garçon allemand et son père était « Ehrfurcht », mot qui implique les notions d' 'honneur', 'respect' et 'peur'. Il n'a sa correspondance ni en français ni en anglais.

Notons que les expressions de salutation peuvent exprimer des **constantes culturelles**. Le minimaliste « I » de l'Américain et même notre précautionneux « bon- jour » divergent du « réjouis-toi » des Grecs et n'ont pas la portée et les résonances du « la paix soit avec toi » ou du « Allah est grand ».

Les différences entre vocabulaires, d'une langue à l'autre, jettent une certaine lumière sur les **valeurs** et les thèmes différents. Si, dans un langage déterminé, il n'est pas possible de différencier « tuer » et « assassiner » il est vraisemblable que dans cette culture le fait seul compte, peu importe l'intention. Il est par ailleurs significatif que le langage Inuit du Canada ne connaît pas de mot signifiant « guerre ». Par contre le mot allemand « schadenfreude », le fait de se réjouir du malheur d'autrui, ne trouverait son correspondant littéral qu'en russe ?

Les **délibérations** publiques obéissent en Occident à des conventions déterminées on ne les retrouve pas dans d'autres sociétés : débattre puis voter pour des candidats ou des décisions est une innovation des Blancs. Il n'en est pas ainsi quand on considère les palabres en Afrique noire ou chez les Indiens de l'Arizona :

« le modèle navajo était de faire durer la discussion jusqu'à atteindre l'unanimité ou au moins jusqu'au point où les opposants avaient le sentiment qu'il était inutile ou impoli d'exprimer davantage leur désaccord » (Kluckhohn and Leighton, 1947, p. 70-71).

Définir : une pseudo objectivité !

Il est vrai que les définitions ne sont que des références à des choses plus familières : songeons à l'enfant qui compare la lune au globe électrique au coin de la rue ou à l'institutrice fröbelienne pour qui les plantes contiennent de la chlorophylle «comme le dentifrice ».

Notons cependant que le langage peut **aider à construire le caractère national**, en ce sens que dictionnaires et encyclopédies donnent aux mots une signification officielle, d'acceptation généralisée au sein de l'univers utilisant la langue en question.

C'est ainsi que le mot « compromise » signifie en Grande-Bretagne trouver une bonne solution moyenne dont chacun n'a qu'à se louer ; aux Etats-Unis il équivaut à une solution mauvaise, forcée, où chacun perd.

En 1960 notamment, le sociologue Cantril a fait un relevé de processus institutionnellement importants, apparemment équivalents partout, dans tous les **dictionnaires** américains, russes, français : individualisme, liberté, charité, initiative. Et pourtant ...que de divergences :

Individualisme :

(sens soviétique) : existence-de-l'individu-en-tant-que-membre d'une- collectivité ;

(sens américain) : poursuite d'intérêts individuels de préférence à des intérêts collectifs ;

(sens français) : tendance à ne songer qu'à soi, à s'affranchir de toute solidarité avec son groupe social, à développer outre mesure la valeur et les droits de l'individu.

Liberté :

(sens soviétique) : la reconnaissance de la nécessité ;

(sens américain) : l'exemption de la nécessité en choix comme en actions : libre-arbitre ;

(sens français) : pouvoir d'agir ou de ne pas agir, de choisir ; indépendance, état opposé à la captivité, à la servitude, à la contrainte ; droit que l'on s'accorde.

Charité :

(sens soviétique) : aide concédée hypocritement par des représentants de la classe dominante, à une certaine fraction des secteurs déshérités aux in de tromper les travailleurs ;

(sens américain) : un acte ou un sentiment d'affection ou bienveillance ;

(sens français) : amour du prochain ; aumône, bienfait ; bonté, complaisance.

Initiative :

(sens soviétique) : recherche indépendante du meilleur moyen d'exécuter correctement et intégralement un commandement, d'accomplir des instructions ;

(sens américain) : entreprise autonome ; activité auto-initiée ;

(sens français) action de celui qui propose ou qui fait le premier quelque chose ; qualité de celui qui est porté à agir, à entreprendre spontanément.

*Ils ont mis pierre sur pierre entre terre et ciel
Ils ont construit de leurs mains la Tour de Babel
Pour un mot qui clame
Un mot de travers
Il y aura des lammes
Dans tout l'univers
Guy Béart*

Univers parallèles ?

La grammaire, la structure morphologique (les **mots**), syntaxique (les modes de combinaison des mots en **phrases**) et sémantique (les **sens** inférés) d'une langue influent de façon décisive sur les façons de voir le monde et sur les modes de penser.

Les traducteurs de la Bible (Margot, 1979) ont argué maintes fois de la difficulté de langues qui n'ont pas de «vrai passif» prototypique (associé à des formes syntaxiques précises, doté de critères grammaticaux) ou dont les terminaisons verbales indiquent implicitement le statut de qui parle.

On peut supposer que, lorsqu'on s'est habitué en parlant une langue ajoutant à chaque déclaration un suffixe précisant si ce que l'on dit s'appuie sur une connaissance sensorielle immédiate ou sur une déduction, on s'astreint malgré soi à des attitudes d'objectivité et de précision qui ne se rencontrent guère dans les sociétés occidentales.

Alors que nous distinguons entre les genres (masculin, féminin, parfois neutre), plusieurs langues d'Asie orientale répertorient toutes choses par leurs formes géo- métriques, indiquant par exemple le rond, le cubique, le cylindrique, etc.

Les gens qui ont été modelés par un tel **langage particulier perçoivent et organisent le monde** de façon radicalement différente.

C'est ainsi qu'il n'existe pas de division '*naturelle*' du **spectre** lumineux, le phénomène par lequel un prisme de verre peut séparer les couleurs contenues dans la lumière du soleil. D'une culture à l'autre, le continu des couleurs du spectre est divisé en unités arbitraires. Or notre monde visuel dépend des distinctions chromatiques faites d'une langue à l'autre. Certaines ethnies ne différencient pas entre elle le couleurs 'claires' (rouge, orangé, jaune), certaines confondent les couleurs 'foncées' (vert, brun, noir) ; selon la langue utilisée, le bleu est assimilé tantôt au noir tantôt au vert.

En Occident, le **vocabulaire chromatique** s'est particulièrement enrichi à l'époque où la technique des teintures s'est améliorée. Ce n'est qu'au XII^{ème} siècle que la Vierge abandonne les vêtements sombres de son temps pour revêtir un manteau bleu depuis omniprésent en enluminures et vitraux, également dans les descriptions d'apparitions.

Lorsque des enfants sont élevés dans une langue déterminée, même s'il en apprennent une autre de pattern fort différent et qu'ils l'utilisent ensuite tout le reste de leur vie, on constatera parfois chez eux des **distorsions** caractéristiques des processus perspectifs et cognitif, distorsions attribuables aux particularités de la langue originale.

À temps ou hors du temps ?

L'illusion d'univers différents se marque particulièrement quand on considère **la perception du temps**.

Les langues européennes actuelles soulignent les nuances du temps. Le système des temps verbaux est considéré comme l'élément de base de la conjugaison. Dans notre culture, nous pensons en termes linéaires, c'est-à-dire d'ordre et d'aboutissement : si le but n'est pas atteint c'est un échec. Notre conception du temps est elle aussi linéaire. Nous dirons que « *le temps se fait long* » ou que « ce furent de bien courtes minutes ».

Par contre, dans beaucoup de langues, les nuances temporelles n'ont qu'une importance secondaire. Il est même des peuples qui ne disposent d'aucun moyen d'exprimer le passé, le présent, le futur. On a expliqué la facilité de la conquête et de la domination anglaises au Bengale par le fait qu'en langage bengali demain et hier sont exprimés par un seul et même mot.

Anglos ou Hispaniques ?

Quotidienne apparaît l'opposition entre les sujets de culture anglo-saxonne (*anglos*) et les Hispaniques du Nouveau-Mexique, si l'on se rend compte qu'en anglais une montre court (*the clock runs*) tandis qu'en Espagnol elle marche (*el reloj anda*). Et de même l'anglo-saxon « rate » son bus, tandis que pour l'hispanique le bus « le laisse » sur place. Pour les Anglos le temps se mesure avec précision et a de la valeur. L'heure est une notion importante : on la mesure par des montres, on la reçoit par la radio. Les rendez-vous se donnent pour une heure déterminée. Le rythme de la vie est quotidien. La notion de gaspillage du temps est importante : il s'agit de ne pas manquer de faire une chose qui produira des effets dans l'avenir. La planification des jours, des semaines, des mois exige calendriers et agendas. Enfin le présent est subordonné à l'avenir : les activités du moment ne sont que des moyens.

Les hispaniques sont moins orientés vers l'avenir. Ils vivent dans le présent, ce sont des réalistes. Leur rythme de vie est moins journalier que saisonnier, comme cela se passe à la campagne. On remet au lendemain ce qui n'a pas besoin d'être fait maintenant. C'est l'idée de la manana. Non, l'hispanique n'est pas paresseux. Il fait effectivement aujourd'hui ce qui ne peut être fait demain, la célébration d'une fête, un travail inévitable. Mais pourquoi ferait-il aujourd'hui ce qu'il pourra tout aussi bien faire demain ?

La perception du temps paraît si naturelle, si évidente, qu'on ne se rend pas toujours compte que les autres se réfèrent au temps de manière différente.

Je voudrais changer les couleurs du temps

Changer les couleurs du monde

Le soleil levant

La rose des vents

Le sens où tournera ma ronde

Guy Béart

D'inévitables malentendus

Il est des cas de pseudo-communications entre personnes de langue et culture différentes : parfois aucun des sujets n'est conscient qu'ils ne communiquent pas entre eux de façon adéquate. Ceci peut être dû au fait que les mêmes mots se réfèrent à des expériences différentes.

Shouby (1951), un psychologue d'origine arabe vivant en Grande-Bretagne, a mis en lumière les possibilités d'incompréhension éventuelle entre personnes de langue arabe et anglaise :

« La langue arabe abonde de formes d'assertion, *tawkid*, et d'exagération, *mubalaghah*. Il y a l'utilisation du 'n' à la fin des mots sur lesquels il y a lieu d'insister : il y a aussi certains doublements de sons pour produire un effet plus fort ; il y a aussi les mots *inna* et *kad* fréquemment rencontrés, utilisés pour mettre en évidence (*emphasize*) un grand nombre de phrases ; et il y a des formes d'assertion comme la répétition de pronoms et d'autres mot pour bien faire comprendre leur signification. A côté de ces types grammaticaux de sur-assertion, il y a d'innombrables figures de style et procédés de rhétorique pour accentuer encore l'exagération. Des métaphores fantastiques et de lointaines analogies sont utilisées en abondance... Bien que s'orientant peu à peu vers plus de concision, le style de la prose arabe demeure trop fleuri... pour pouvoir être considéré comme factuel et réaliste.

Une tradition linguistique d'assertion et d'exagération existe ...Elle implique deux faits, tant pour les lettrés que pour les illettrés. En premier lieu, les Arabes sont forcés de mettre de l'**emphase** et de l'exagération dans presque tous les types de communication : autrement ils courent une grande chance d'être gravement incompris. Si un Arabe dit exactement ce qu'il pense sans l'exagération attendue, d'autres Arabes peuvent toujours penser qu'il veut dire l'opposé. Ceci conduit à des incompréhensions dans le chef de non-Arabes qui ne réalisent pas que l'Arabe qui parle suit seulement une tradition linguistique. Deuxièmement et en corollaire, les Arabes ne parviennent pas à réaliser que le non-Arabes pensent exactement ce qu'ils disent, lorsqu'ils le disent de façon simple, non élaborée. »

Traducteur...l'impossible métier !

Se trouver à l'étranger implique automatiquement une bonne dose d'incompréhension réciproque, même quand on connaît ou croit connaître la langue. Une langue est bien plus qu'un dictionnaire ou une grammaire. Le proverbe italien « Traduttore, traditore », traduire c'est trahir, n'est que trop exact.

L'anthropologue Kluckhohn raconte :

« Je demandai un jour à un Japonais qui connaissait assez bien l'anglais de retraduire en anglais, à partir du japonais, l'expression qui, dans la constitution nippone, équivaut au texte américain 'la vie, la liberté et la recherche du bonheur'. Cela devint : 'la licence de s'adonner au plaisir voluptueux'.

Déjà, simplement en passant de l'anglais au russe et du russe à l'anglais, le texte d'un télégramme : 'Geneviève suspendue pour ses fredaines', devint : 'Geneviève pendue pour délinquance juvénile'.

On assure que le lancement de la première bombe atomique sur Hiroshima le 6 août 1945 a dépendu d'une **traduction erronée**. A l'ultimatum dit « de Postdam », leur envoyé le 27 juillet, le premier ministre japonais fit répondre par un mot qui, dans son esprit, signifiait que les Japonais « réservaient leurs commentaires ». Il voulait gagner du temps. Hélas le mot employé (*mokusatsu*) pouvait aussi signifier « ne tient aucun compte ». Et les émissions radio en langue anglaise de Tokio adoptèrent par erreur cette dernière signification.

Aristote n'était pas Chinois !

Entre nos langues indo-européennes et la langue chinoise, un large fossé serait à franchir.

En effet tous nos modes de pensée utilisent la logique classique, celle qu'initia Aristote, laquelle est basée sur la grammaire grecque.

La structure de la langue en Occident implique un nombre invariable de relations fixes entre les substances et leurs qualités. Nous mettons en relation un « sujet » et un « prédicat » (via la « copule prédicative » être), l'un étant contenu dans l'autre, ce qui implique la possibilité d'une décomposition. En rapprochant plusieurs inclusions successives, on fait ressortir des inclusions qui n'étaient pas immédiatement apparentes.

Exemple : *Tout homme est mortel. Albert est un homme. Albert est mortel.*

Dans cette logique, on ne peut pas à la fois « être » et « ne pas être ». En outre, nous pensons habituellement en allongeant une chaîne de conditions réagissant les unes sur les autres (sujet, verbe, attribut), l'attribut du dernier jugement convenant au premier.

Korzybski (1941) fonde toute une théorie des psychonévroses sur l'existence d'habitudes linguistiques pauvres. Bien souvent il y aurait divorce entre les mots et le monde, les mots étant utilisés de façon rigidement univoques, dans la plus pure tradition Aristotélicienne, alors que les phénomènes de la vie réelle sont essentiellement fluctuants.

Dans un roman d'anticipation, Van Vogt (1966) imagine un monde transformé par la sémantique prophétique de Korzybski. Un tel univers est fondé sur une logique non-Aristotélicienne (non-A) qui récuse le principe de non-contradiction, escamote la copule prédicative, affirme que « la carte n'est pas le territoire » (le langage ne s'identifie pas à la réalité).

Les travaux de Granet sur la pensée chinoise (1934) ont montré comment une langue très différente des nôtres a conduit à l'élaboration d'une logique et de modes de pensée fort différents des nôtres.

En effet, rien dans la phrase chinoise ne correspond aux fonctions des verbe, sujet, attribut.

Dans un monde où l'enfant apprend à écrire avant d'apprendre à lire, utilisant des caractères idiographiques, la langue ne s'analyse pas en idées mais en images. Les Chinois mettent l'accent sur des signes ou symboles d'objets : intéressés aux interrelations entre les différents signes, ils ne s'encombrent pas de la substance que nous leur présupposons. Entre A et B il ne peut y avoir qu'une seule relation : aucune distinction ne sera faite entre « A inclut B » et « A est inclus dans B »

Les Chinois évitent l'équivoque de la copule prédicative « est » : chez nous ce petit mot tantôt marque l'existence du sujet (*je pense donc je suis*), tantôt marque son appartenance à une classe définie (*Jacques est agent de police*), parfois marque l'identité entre le sujet et le prédicat (*la rose est odoriférante*). Pour nous une chose « est » ou n' « est » pas. Si nous sommes en mesure de répondre « par oui ou par non », ceci est impossible en Chinois, car il n'existe pas de mot pour oui et pour non.

En Chine, la succession d'événements prend la forme d'une énumération analogique. Quand la première école chinoise de logiciens voulut résumer sa pensée, ils aboutirent à une formule reprenant les images d'une suite : *seigneur, seigneur, vassal, vassal*. Cela voulait dire : pour que la vie sociale soit régulière, il faut que le seigneur (se conduise en) seigneur (et le) vassal (en vassal). La pensée chinoise se présente comme un amalgame d'éléments, des images concrètes, indécomposables.

Il s'ensuit que si l'Aristotélien donne la priorité à la question « qu'est ce que c'est ? de quoi s'agit-il ? », le Chinois met avant tout l'accent sur le « comment » ? Tant cette attitude pragmatique que le caractère concret, imagé, de la langue ne sont guère propices au développement de subtilités métaphysiques. L'attitude chinoise n'est pas la démarche naturelle de l'esprit religieux et/ou de l'esprit scientifique, elle relève plutôt de la sphère politique et pragmatique.

A *contrario* en sanscrit, en ce qui concerne l'entraînement à la concentration de l'esprit, il existe un mot spécial pour dénommer l'état de concentration « *quand le nom de l'objet seul est dans l'esprit, un autre quand on pense à l'objet accompagné de ses attributs, un autre encore quand il n'est qu'un point* » et ainsi de suite. Il est significatif, soutient Klineberg, que la littérature indienne contienne à elle seule davantage de mots concernant la pensée philosophique et religieuse que n'en contiennent les langues grecque, latine et allemande réunies.

Chinois et Indo-Européens ont donc bien des chances de penser différemment.

Les langages de Pao

En 1958, un roman d'anticipation de Jack Vance, qu'il situe dans une planète (Pao) où il n'y pas de saisons et où le climat est uniformément doux, traite des rapports langue / société :

« ...Les Paonais formaient un peuple homogène. Ni guerres, ni épidémies, ni désastres, à l'exception de disettes périodiques que le peuple supportait avec courage... C'étaient des gens simples, sans complication. S'ils ne connaissaient pas les sports de compétition, ils aimaient à se réunir en immenses assemblées pour psalmodier des hymnes antiques. Le Paonais manifestait peu d'intérêt pour la politique, son souverain héréditaire exerçait un pouvoir absolu par l'entremise d'un vaste système administratif.

La phrase paonaise présentait un tableau d'une situation plutôt qu'elle ne décrivait un acte. Il n'y avait ni verbes ni adjectifs, ni formes comparatives définies, telles que *bon* et *meilleur*, *mauvais* et *pire*.

L'idée que le Paonais moyen se faisait de lui-même - à supposer qu'il se considérât comme une personnalité distincte - était celle d'un bouchon flottant sur un océan de vagues innombrables, bousculé par des formes incompréhensibles. Il éprouvait pour son souverain un respect mêlé de crainte, se soumettait à lui avec une obéissance aveugle, ne lui demandant en retour que la continuité dynastique car, sur Pao, rien de devait jamais varier, rien ne devait jamais changer » (p.8-9)

Quand un peuple guerrier vint d'une autre planète, il ne rencontra qu'un semblant de résistance, strictement passive. « La populace laissa piller ses biens et violer ses femmes sans le moindre geste de révolte. L'esprit combatif - fût-ce la tactique de la guérilla - n'était pas une caractéristique paonaise. » (p.44.) Quelques milliers de combattants soumirent sans difficulté des millions de Paonais.

De plus Pao manquait totalement de guerriers, d'entrepreneurs industriels, de négociateurs.

Se posa alors le problème : comment modeler, à tout le moins à long terme, le comportement de certains des humains de la planète Pao, d'autant que les Paonais résistaient au changement avec plus d'obstination encore qu'à un danger mortel.

Furent isolés trois secteurs de la population pour y former dans l'un des guerriers, dans le second des industriels, le troisième des négociateurs. Pour ce faire les habitants de chaque secteur étaient « persuadés » d'utiliser une nouvelle langue, strictement imposée chaque fois à tout enfant comme langue « maternelle » unique. Le postulat sous-jacent réside dans la conviction que la structure mentale sera modifiée à long terme en influant sur le langage

« Le paonais est une langue passive, dépourvue de passion, dénuée de contraste et de tension.

Un peuple qui parlerait le paonais devrait être docile, passif, sans grande personnalité ... et c'est exactement le cas.

La nouvelle langue sera fondée sur le contraste et la comparaison des forces, dotée d'une grammaire simple et directe. Pour donner un exemple, considérons la phrase : un fermier abat un arbre. Voici la traduction littérale en paonais : Fermier *employant la force* ; hache *agent* :

arbre en état de soumission à l'attaque. Dans la nouvelle langue, cette phrase deviendra : *Le fermier vainc la résistance de l'arbre à l'aide de l'arme-instrument qu'est la hache*.

Le nouveau vocabulaire sera riche en gutturales dont la prononciation demandera un certain effort, et en voyelles dures. Certaines idées clés seront synonymes : par exemple *plaisir* et *surmonter une résistance* ; - *repos* et *honte* - *étranger* et *rival*

Une seconde région pourra être assignée à l'inculcation d'un autre langage. Cette fois la grammaire sera extrêmement compliquée mais cohérente et logique. Les vocables, discrets, s'accorderont selon des règles très complexes. Quand un groupe d'hommes ainsi stimulés reçoivent en partage des matériaux bruts et certaines facilités, le développement artisanal et industriel est inévitable » (p.81-82)

Quant à la création d'un groupe de négociants et/ou de négociateurs : « L'accent sera porté sur l'analyse grammaticale ; il y aurait des titres honorifiques compliqués pour enseigner l'hypocrisie, un vocabulaire riche en homophones pour faciliter l'ambiguïté, une syntaxe de renforcement mettant en évidence les interrelations analogiques des relations humaines ».

Toutes ces langues s'appuieront sur une sémantique différente : pour les militaires, un homme qui réussit sera synonyme de « vainqueur dans un violent combat », pour les industriels de « fabricant efficace et innovateur », pour les négociants (ou les diplomates) de « négociateur hors pair ». À long terme ... un modelage humain efficient.

L'énigme Khmer

C'est dans les années 1950 que Jack Vance imagina le monde de Pao : des millions d'individus y étaient réduits à une totale soumission par à peine quelques dizaines de milliers de combattants. Une langue passive aurait façonné la structure mentale d'un peuple entier sur un mode finalement autodestructeur.

Là, nous sommes dans l'imaginaire.

Depuis, la réalité a rejoint la fiction.

En 1975, au Cambodge, quelques milliers de combattants - ils étaient à peine 4.000 hommes en 1970, mais se renforcèrent en enrôlant de force des jeunes paysans – soumièrent, jusqu'à les exterminer, des millions de Khmers. Ceux qu'on appela les « Khmers rouges », s'étant emparés de la capitale, Phnom Penh, la vidèrent intégralement de ses deux millions d'habitants qui furent « invités » à travailler à la campagne. Cet exode forcé, sans vivres ni bagages, fit des centaines de milliers de victimes. Tout ce qui pouvait évoquer la civilisation urbaine (industrie, hôpitaux, écoles, administration) fut anéanti. La monnaie fut abolie, ainsi que la propriété privée, les familles furent dispersées. L'épuisement au travail forcé, la malnutrition, les maladies (médicaments interdits !), les exécutions sommaires ont provoqué la mort de près de deux millions de personnes en l'espace de trois ans.

Stéphanie NANN (in Vinsonneau, 2005) rapporte à propos des familles cambodgiennes émigrées en France depuis un quart de siècle : « Les Khmers sont perçus de l'extérieur comme un peuple doux, paisible, sensible et accueillant, dont la gaïté naturelle est le reflet ... Les droits et devoirs de chacun s'équilibrent. Cet échange repose sur des 'règles de conduite'... dans une perspective morale, religieuse ou de politesse collective. On constate également un effacement constant devant le groupe. Parlant d'eux-mêmes, les khmers disent 'nous les khmers' (*Khmer yoen*). La notion d'individu n'existe que dans la participation à une classification hiérarchique. En situation de crise, le Cambodgien a la certitude de n'être pas concerné, ou d'être impuissant devant un état de fait déplorable. Cela n'est dû ni à un égoïsme hypocrite, ni à la compassion bouddhique mais à la reconnaissance du malheur en tant que châtiment 'karmique' (son destin), ce qui provoque l'abandon des exigences de solidarité envers qui en est l'objet. De même l'étranger provoque la crainte qu'imposent les exigences du protocole régissant les relations sociales »

L'auteur tempère cependant son analyse : « À travers les processus d'acculturation...des dimensions de la culture cambodgienne semblent être préservées et d'autres mises de côté. Les jeunes générations reçoivent une partie de la culture de leurs parents sans avoir conscience des enjeux sur leur identité ... les histoires familiales sont rarement transmises aux enfants. Malgré le silence ... les futures générations ont à s'adapter à la société d'accueil sans pour autant oublier leurs racines. » (Nann, 2009)

Jérôme ROUER (2012) présente une analyse plus appropriée aux enjeux et au vécu des générations antérieures. Sur la base d'ouvrages écrits entre 1860 et 1990, il relève notamment :

(a) L'importance de la « Face », l'image que l'homme veut donner de lui-même régit les relations sociales. Faire des reproches à quelqu'un en public, en langue khmère, c'est « le tuer ». L'énigmatique sourire du Khmer est à la fois autodéfense et souci d'afficher le respect d'autrui. La règle est de ne pas se différencier des voisins, de ne pas se mettre en avant, de ne pas s'impliquer, de contourner les difficultés, d'éviter le conflit. On ne fera une demande que si on est à peu près sûr qu'elle sera accordée. L'inconnu, anak Krau, « celui du dehors » suscite méfiance et suspicion. On s'excuse de parler ou d'écrire, la conclusion d'une lettre pouvant être « possible ou impossible je vous demande pardon »

(b) Le peuple khmer dans son ensemble se considérerait comme une seule famille mais le bien commun ne peut primer sur la tranquillité personnelle, la tolérance bouddhiste et la paix familiale : les armées se volatilisèrent au fur et à mesure que les hommes enrôlés s'éloignaient de leur village. La tradition paysanne faisait qu'hors les jeux du pouvoir et de l'argent, subsiste une réelle honnêteté : en campagne les maisons n'avaient pas de porte, la notion d'objets personnels étant peu marquée : on pouvait d'ailleurs les emprunter sans avertir, attitude sans-gêne pour l'européen, mode de vivre selon le khmer.

(c) Les relations politiques, la conception du pouvoir et de la fonction publique sont fondées sur le clientélisme opportuniste. Régner en khmer se dit « croquer le Royaume », le poste de fonctionnaire n'est ni une charge ni un devoir mais une simple allégeance envers le pouvoir, le paiement « sous la table » étant la norme. L'esprit civique fait défaut. Entretenir le bien public, écoles, routes, canaux, parcs, c'est déchoir. Cadastre et état-civil sont négligés. Aucune honte de ne pas travailler. Se prendre personnellement en charge ne vient pas à l'idée de façon prioritaire.

Dans la mémoire collective réside, profondément enfoui, le « complexe d'Angkor » : reste vivace, la fertilité de l'antique empire khmer du moyen-âge, dont subsistent encore les ruines du temple d'Angkor et les traces d'un système d'irrigation inégalé. En résultante, le Khmer d'aujourd'hui reproduit des modèles ataviques sans se soucier de savoir s'ils restent pertinents. Par ailleurs le vieux fonds hindouiste, qui considère l'autorité du souverain comme une incarnation divine, demeure présent ; le khmer obéit de facto à l'autorité en place quelle qu'elle soit : en 1975, tous les citoyens de Phnom Penh ont quitté leur maison sur simple ordre et sans opposition ! L'organisation suprême, mystérieusement dénommée (et non définie) l'Angkar (nom camouflant les décideurs du parti communiste) prétendit alors restaurer l'« Ancien » peuple paysan au détriment du « nouveau » peuple c'est-à-dire la population urbaine sur laquelle les cadres s'arrogeaient droit de vie et de mort

Lorsque jadis le Khmer adopta la civilisation indienne, il garda sa langue originale, jusque là uniquement parlée, mais lui accola une représentation écrite d'origine indienne. Cette langue écrite, assemblage de courbes et volutes, n'a aucun espace intercalaire entre les mots. La lecture en diagonale est impossible. Privilégiant l'harmonie, alternant longues et brèves, le Khmer lira le plus souvent le texte à haute voix. Mais cette lecture est lente et difficile.

La langue actuelle n'est pas fixée (Rouer et Ponchaud, 1997) Elle ne correspond plus aux exigences du monde moderne. Le premier dictionnaire digne de ce nom daterait seulement des années 1960.

Certes la langue est fort riche en concepts concrets et en mots distincts pour les objets usuels : par ex. pour désigner « marmite » le mot diffère selon qu'elle est en terre, en cuivre, grande ou non. Par contre si la prééminence du langage oral sur le langage écrit a rendu prégnante l'importance de la mémoire collective ancestrale, elle n'a pas enrichi le vocabulaire en termes abstraits. Si quelques rares mots « idéologiques » ont été créés par le régime khmer rouge, par contre pour aborder des concepts administratifs, philosophiques ou scientifiques les intellectuels et/ou les gouvernants devaient posséder un solide fond

sémantique de sanscrit et de pâli... une poignée en sont encore capables. Par nécessité, l'étudiant de l'an 2000 se doit d'être bilingue ou trilingue, souvent en français ou en anglais.

Le khmer n'est pas une langue tonale mais son système phonétique (les sons de la langue), est un des plus riches au monde, bien que certains sons correspondant à nos lettres *J, Ch, G* y soient imprononçables.

L'unité de base n'est pas les lettres de l'alphabet écrit (A, B, C, D) mais la syllabe (consonne et voyelle associées en une seule émission de voix).

L'alphabet écrit possède 33 « consonnes » et 24 « voyelles ». Mais la langue parlée possède beaucoup plus de voyelles. En effet chaque consonne appartient à l'une de deux séries : légères ou lourdes. Si une voyelle est associée à la première série, elle produit un certain son et si elle est associée à la deuxième série elle produit un autre son ; ainsi les voyelles ont deux prononciations possibles : soit une cinquantaine de voyelles au total, beaucoup d'entre elles étant des diphtongues (changement du timbre de la voyelle lors de son émission).

- * La **grammaire** est extrêmement simple : ni temps, ni conjugaison, ni genre, ni nombre, ni article, ni pronom.
- * Pour indiquer le temps, on ajoutera des adverbes (*hier, aujourd'hui, demain*)
- * Pour indiquer le pluriel, comme pour indiquer le genre, on ajoutera un déterminatif ('*pain trois morceau*' ou '*cheval femelle deux*')
- * Pour remplacer les pronoms inexistant, on emploie des appellatifs en se situant par rapport à l'autre, soit en s'abaissant soit en l'abaissant.
- * *Kniom* est la forme unique pour 'je', 'moi', 'mon', 'ma', 'mes'.

Elle se traduit par 'Kniom' ('serviteur') dans une conversation avec un étranger; '*Kniom Bât*' ('serviteur plante des pieds') pour honorer quelqu'un; '*Kniom Prâkarena*' ('serviteur-compassion') lorsqu'on s'adresse à un bonze. Mais on dira 'Agne' quand on s'adresse à des enfants, quand on est en colère, que l'on insulte autrui. Attention: le Khmer ressent mal le tutoiement car il le place à un rang inférieur.

- * Les mots se forment par l'ajout de préfixes ou de suffixes à un mot racine. Par ex. à partir de *teuk* (l'eau) on dérive *toteuk* (mouillé).
- * La phrase est une **simple juxtaposition** spatiale et temporelle et non une organisation selon la logique cartésienne. Redondances et répétitions sont fréquentes. La langue khmère n'a pas, à proprement parler de mots signifiant « oui ». Le mot utilisé est une formule de politesse signifiant « oui je vous écoute » : elle ne marque pas un accord. Pour acquiescer, on répète le mot important de la question. Ex. Veux-tu venir ? Réponse : *Bâ* (*oui je veux*) ou *bâ té* (*oui, non*)

Faite de mots-racines auxquels s'accrochent préfixes et/ou suffixes pour étendre leur signification, la langue, dénuée de la complexité d'une syntaxe élaborée, est pauvre en termes servant à la manipulation intellectuelle ; privilégiant l'harmonie, elle ne semble favoriser ni la prise en compte du conflit, ni le développement autonome de l'individu.

Bibliographie

Prolégomènes

- BLOMART J., KREWER B. (1994) (Editeurs) : *Perspectives de l'interculturel*, Paris, L'Harmattan
- MORO M.R. (1998) : *Psychothérapie transculturelle des enfants de migrants*, Paris, Dunod
- VINSONNEAU G. (2005) : *Contextes pluriculturels et identités*, Fontenay-sous-Bois, Edit. SIDES
- WINKIN Y. (1996) : *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Bruxelles, De Boeck

Langage, culture et société

- DE VISSCHER P. (1966-67) : Vers une psychologie socioculturelle du langage, *Le Langage et l'Homme*, N° 2, 3, 4, p. 1 46
- KLUCKHOHN Cl. (1966) : *Initiation à l'anthropologie*, traduit de l'anglais (1949) *Mirror for Man*, Collection Psychologie et Sciences Humaines, Bruxelles, Dessart
- KLINEBERG O. (1957) : *Psychologie sociale*, traduit de l'anglais (1954), Paris, P.U.F.
- SEGALL M., DASEN P. ; BERRY J., POORTINGA Y. (1990) : *Human behavior in global perspective. An introduction to cross cultural psychology*, Oxford, New York, Pergamon Press
- BERRY J., POORTINGA Y., SEGALL M., DASEN P. (1992) *Cross cultural psychology. research and applications*, Cambridge University Press

Les mots, les modes d'être, les difficultés

- BOAS F. (1938) : *General Anthropology*, Boston, Heath and co.
- CANTRIL H. (1960) : *Soviet leaders and mastery over Man*, New Brunswick, Rutgers University Press
- KLUCKHOHN CL., LEIGHTON D. (1947) : *The Navaho*, Cambridge., Harvard University Press
- MARGOT J.-Cl. (1979) : *Traduire sans trahir. La théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*, Lausanne, Editions l'Age d'Homme
- SHOUBY E. (1951) : The influence of the Arabic language on the psychology of the Arabs, *Middle East Journal*, n°5, p. 284-302

Les univers étranges

- GRANET M. (1934) : *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel
- KOZYBSKI A. (1951) : *Science and Sanity*, Lancaster, Science Press
- NANN St. (2005) : 25 ans après les Khmers rouges, qui sont les Cambodgiens installés en France ? in VINSONNEAU, p. 73-92, p.75.
- NANN St. (2009) : Les familles cambodgiennes en France : histoire de vie et reconstruction, *Dialogue n° 185*, Familles, migration et créativité, p.55-66, in Résumé
- ROUER. J. (2012): *Traits de comportement et de caractère khmer*, <http://vorasith.online.fr/cambodge/caracter.htm>.
- ROUER J., PONCHAUD F. (1997) : *La langue kmer*, <http://vorasith.online.fr/cambodge/langue.htm>.
- VANCE J. (1965) : *Les langages de Pao*, Collection Présences du futur, Paris, Denoël, traduit de l'anglais, 1958
- VAN VOGT A. (1966) : *Le monde du non-A*, Paris, Club Livre d'Anticipation

POSTFACE / PREFACE

Le fait d'avoir pris connaissance du texte

« LANGUES MATERNELLES : MODELAGE CULTUREL, IMPACT SOCIÉTAL »

constitue un prérequis théorique introduisant à un monde scientifique particulièrement vaste, car englobant à la fois le Langage, la Culture, la Société, dans la complexité de leurs interrelations.

Comme tel, il gagnerait à être approfondi par un effort ultérieur d'assimilation et de lectures.

Mais la connaissance uniquement théorique ne suffit pas. Il importe de la compléter à l'aide d'exercices mettant cet acquis en pratique.

Concrètement, tout groupe social contemporain a dans ses membres, soit l'un ou l'autre immigrant récent ou ancien, soit des enfants, petits-enfants, neveux ou nièces ou amis de quelqu'un qui, à un moment donné de son histoire, est ou a été un étranger, porteur d'une langue maternelle autre que le français.

Il se peut que le fait d'être, ou d'avoir été, porteur d'une langue étrangère permette d'éclairer les raisons d'être de faits, d'attitudes, de comportements qui ont paru insolites ou à tout le moins ont posé question.

Comprendre le pourquoi des idiosyncrasies d'un chacun, c'est reconnaître à l'Autre sa spécificité.

Un premier exercice structuré proposé est un exercice de détection d'influences apparentes de la « langue maternelle » au sein d'un groupe restreint

Il a pour titre

« EN QUÊTE D'IMPACTS »